



Alberto Giacometti, *Boule suspendue*, 1930-1931, plâtre,
métal peint et ficelle, 60,6 x 35,6 x 36,1 cm,
collection fondation Giacometti, Paris.

ALBERTO GIACOMETTI AU MAROC

UNE PREMIÈRE EN AFRIQUE !

LE MUSÉE MOHAMMED VI À RABAT
ACCUEILLE L'ŒUVRE DU SCULPTEUR.

UN HOMMAGE DANS LEQUEL TRANSPARAÎT
L'INFLUENCE DE L'ART AFRICAÎN
ET DES ANTIQUITÉS ÉGYPTIENNES.

Difficile de ne pas se poser au moins deux questions : pourquoi avoir attendu si longtemps qu'une rétrospective Alberto Giacometti pointe le bout de son nez sur le sol africain ? Et pourquoi au Maroc ? Il semblerait que la seule et unique réponse tourne autour du roi Mohammed VI en personne. Intronisé le 23 juillet 1999 à l'âge de 36 ans, ce jeune monarque a entamé une série de réformes politiques, économiques et culturelles qui le rendit très vite populaire au sein de la société marocaine. Ce roi adulé cultive également une passion immodérée pour l'art, une fibre qu'il ne cessa de développer durant son adolescence jusqu'à devenir un mécène incontournable et monter une structure muséale digne de mettre en lumière les trésors de l'art moderne et contemporain. Le musée portant son nom, inauguré le 25 septembre 2014, est aujourd'hui présidé par le peintre Medhi Qotbi, également directeur de la Fondation nationale des musées. Cette première rétrospective consacrée au sculpteur et peintre suisse d'origine italienne, en collaboration avec la fondation Alberto et Annette Giacometti, donna naissance à un partenariat signé avec le

Centre Pompidou. Sa mise au point, lors de la conférence de presse, fut claire : « Les activités menées par le musée Mohammed VI possèdent une logique qui a été tracée par Sa Majesté le Roi, et qui consiste à faire de Rabat une capitale de l'art accessible à toutes les couches sociales. »

L'HOMME QUI MARCHE, SYMBOLE DE RÉSISTANCE

Quarante-neuf sculptures, dix-neuf peintures, trente dessins et esquisses sans compter une abondante documentation iconographique, voilà de quoi nourrir les multiples aspects de l'œuvre de Giacometti, même si certaines pièces parfois secondaires vis-à-vis de ses chefs-d'œuvre n'ont quasiment plus de secret pour avoir été exposées dans les plus grandes capitales occidentales. Nous y croisons *La Boule suspendue*, *La Cage*, première version, des portraits à l'huile de ses proches ou l'une des versions en plâtre de *L'homme qui marche II* datant de 1960 « qui symbolise, selon Medhi Qotbi, le besoin de rester debout face à la violence et à l'incompréhension ». Pour Catherine Grenier, directrice de la fondation Giacometti et néanmoins co-commissaire de l'exposition

avec Serena Bucano-Mussely, « la France a un lien privilégié avec le Maghreb. La fascination de Giacometti pour l'art africain a fait de son œuvre, une œuvre universelle. Il en va de la responsabilité de la fondation de respecter la volonté de l'artiste ». Quoique chronologique voire didactique, le parcours de cette rétrospective s'autorise quelques audaces à travers la scénographie fluide et aérée de Jean-Julien Simonot. La perméabilité entre les espaces dus à des percements dans les parois permet, dit-il, « une véritable connexion du début jusqu'à la fin de l'exposition. La transparence entre les sections accentue, de n'importe quel point de vue où l'on se trouve, le lien entre chaque phase de création de l'artiste ».

GIACOMETTI, UNE DIMENSION PHARAONIQUE

Comment présenter quarante ans de carrière sans tomber dans la redondance ou l'originalité à tout prix ? Catherine Grenier a préféré se concentrer sur trois axes majeurs. On commence par un portrait géant de l'artiste photographié par Robert Doisneau en 1957, cigarette à la main, devant un fatras d'œuvres trônant dans son atelier. Suivent une étape consacrée

...
Alberto Giacometti, *Homme qui marche II*,
1960, plâtre original, 188,5 x 29,1 x 111,2 cm,
collection fondation Giacometti, Paris.

© SUCCESSION ALBERTO GIACOMETTI
(FONDATION GIACOMETTI + ADAGP, PARIS), 2016



► à ses débuts en Suisse, son installation à Paris et son immersion au cœur des avant-gardes parisiennes d'où se dégageront ses premières grandes œuvres teintées de surréalisme. Une autre section est dédiée aux portraits et à la recherche obsessionnelle de l'âme par le biais du dessin. La salle axée sur l'Afrique et l'influence qui en résulta sur son œuvre suscitent souvent stupéfaction et admiration de la part des visiteurs, un peu à l'image de cet étudiant en médecine résidant dans la banlieue de Rabat : « Connaître ses sculptures à travers un catalogue n'est en rien comparable de les avoir en face de soi. Il y a là une véritable dimension pharaonique. » Attrait « pharaonique » qu'Alberto Giacometti cultiva toute sa vie, et cela dès le début des années 1920 dans les dédales du musée ethnographique du Trocadéro (devenu le musée de l'Homme en 1937). Grande source d'inspiration contribuant au style unique et original que l'on connaît aujourd'hui.

HARRY KAMPIANNE

« Alberto Giacometti. Retrospective », musée Mohammed VI, angle avenue Moulay El Hassan et avenue Allal Ben Abdellah, 10000 Rabat
tél. : + 212 5377 69047,
www.museumohammed6.ma
Jusqu'au 4 septembre.

CHÂTEAU DE VERSAILLES

Olafur Eliasson

Plutôt apaisant après les turbulences « Anish Kapoor » de l'année précédente, dues au sulfureux *Vagin de la reine* de l'artiste britannique, par deux fois vandalisé, Olafur Eliasson semble malgré lui naviguer sur la vague consensuelle d'un universalisme bienveillant. À savoir que l'eau et la lumière, éléments moteurs de son œuvre, sont loin d'alimenter la fureur intégriste de quelques associations soi-disant défenseurs du patrimoine versaillais. On ne peut que s'en réjouir. Les jeux d'eau, de lumière et de reflets dont fut friand le Roi-Soleil à son époque symbolisent, dans le monde entier, l'image d'Épinal du château de Versailles et de ses jardins. L'artiste danois d'origine islandaise de 49 ans ne fait que les mettre à l'honneur, et avoue s'être laissé submerger par la majesté baroque et impériale de Versailles. Une « expérience unique », dit-il, où se greffe la subtilité de ses installations tout en métaphores, diffractions lumineuses et reflets malins.

Dans l'axe du Grand Canal surgit une cascade d'eau incroyablement haute et puissante (*Waterfall*). Au cœur des allées verdoyantes, un anneau de brume fantomatique (*Fog Assembly*) enveloppe le bosquet de l'Étoile, alors qu'une immense gangue craquelée de moraine – amas de débris rocheux érodés et transportés par un glacier ou une nappe de glace – entoure Proserpine enlevée par Pluton dans le gigantesque bassin du bosquet de la Colonnade (*Glacial Rock Flour Garden*). Trois œuvres magistrales, teintées de mystère et d'étrangeté. « J'ai souhaité m'inscrire dans le travail des architectes de l'époque », souligne-t-il, « à savoir une perception lyrique du baroque. C'est un style théâtral qui permet d'amplifier le réel et de développer ainsi notre capacité sensorielle. Versailles en est la quintessence même. Le meilleur moyen de faire connaissance avec ce lieu, c'est la nuit. J'étais dans l'obscurité totale, muni d'une petite torche solaire (Little Sun, lampe de poche à cellule photovoltaïque en forme de soleil, créée en 2012 et mise en vente durant l'exposition, ndlr), ce qui m'a permis de magnifier les détails. Cela nourrit l'acte créateur. De jour, l'architecture imposante du lieu aurait effacé cette magie. »

Olafur Eliasson,
château de Versailles, 2016.
© YVES GÉANT

